

**Louise Weiss**  
**1893-1983**

**Née à Arras le 25 janvier 1893 dans une famille de la grande bourgeoisie, Louise Weiss incarne, avec grâce et détermination, la conscience de l'union d'une Europe dont elle suivit pas à pas la mutation. En 1993, la France a célébré dignement la naissance de cette grande dame qui a côtoyé les plus grands de ce monde et nourri sa plume d'écrivain et de journaliste au bleu de son regard, aussi charmeur que perspicace.**

Louise Weiss est la petite-fille du célèbre ophtalmologue Emile Javal, ami de Zola et inventeur d'une méthode de lecture pour aveugles. C'est suite au décret impérial de 1808 qui oblige les Juifs à prendre un patronyme que les Jacob, négociants à Mulhouse, choisissent de s'appeler Javal. La mère de Louise, Jeanne, était d'autre part apparentée aussi aux Seligmann, banquiers officiels de la Cour de Bavière au XVIIIe siècle. Mais surtout, Jeanne Javal irradiait la douceur de vivre et l'élégance de vues du vieux continent; vertus doublées d'une érudition magnifique dont Louise saura se monter digne. Le père de celle-ci, Paul Louis Weiss était, lui, né à Strasbourg, dans une grande famille d'industriels protestants. Diplômé de Polytechnique, il occupera les hautes fonctions d'Inspecteur Général des Mines. A ce titre, en 1914, il développe l'idée de grouper les approvisionnements alliés. Cette « mise en commun », généralisée par Jean Monnet, prépare en réalité la victoire de 1918.

**La Honte et la Pitié**

Louise, agrégée de lettres et diplômée d'Oxford, au grand dam de son père qui l'aurait préférée femme au foyer, écoute avec attention ces négociations entre alliés. Dès 1914 pourtant, ses camarades étant au front, elle s'engage comme infirmière et crée, en Côte d'Or, un hôpital pour "poilus".

"De ces massacres, écrit-elle, j'émergeai en pleine jeunesse et révolte, dans un monde en ruine dont les hommes de mon âge avaient presque tous été tués". (\*) Et dont les membres de sa famille alsacienne étaient parfois des deux côtés du front!

En juin 1919, Louise fait des pieds et des mains afin d'obtenir une accréditation pour Versailles, où le fameux Traité de Paix sera signé le 28 dans la Galeries des Glaces. Dans ses impressions de journaliste, un même mot revient à chaque phrase, *pitié*. Tous les hommes politiques présents lui font *pitié*, chacun pour une raison différente; et elle ponctue l'évocation de cet événement, tragique en puissance, par cette phrase où le sentiment le

dispute à la prémonition : "Et je me faisais pitié à moi-même. Ce n'était point que mon ivrognerie intellectuelle qui me piquait brusquement les yeux. Je me sentais le coeur lourd de chagrin". Car Louise Weiss a le sens de l'anticipation. Elle saisit tout de suite que sous le traité de la honte, les rivalités renaissent ; elle sent pousser, derrière les mines contraintes, les germes d'une guerre que la « revanche » française plante au cœur même de l'Allemagne vaincue.

Toute sa vie, Louise Weiss investira des milliers d'heures de travail et noircira des centaines de pages pour comprendre et maîtriser cette tragédie, sans pouvoir empêcher la suivante. Son credo, c'est l'Europe, qui seule pourrait faire rempart aux dérives des nationalismes européens.

Fille de la frontière rhénane, cette journaliste de talent va s'acharner, jour après jour, par des efforts pathétiques, à réconcilier les deux peuples sans lesquels l'Europe ne peut pas être unie : la France et l'Allemagne. C'est pourquoi elle jette ses forces dans la Société des Nations, tout en prenant, dès la fin du conflit, la direction d'un hebdomadaire de politique internationale "L'Europe Nouvelle".

### **L'Europe Nouvelle**

A la S.D.N. d'abord, son engagement confine à l'apostolat. De retour de Moscou envoyée par le petit Parisien, elle s'ingénie, par ses écrits, à atténuer les différends, à mettre en lumière les atouts des protagonistes et à faire taire les fauteurs de troubles qui jettent de l'huile sur un feu qui couve de plus en plus dangereusement. Les traités de l'entre-deux-guerres se succèdent. Jean Monnet quitte le secrétariat général de la SDN quand Aristide Briand y croit encore. Ce dernier plaide, à Paris, la ratification des accords de Locarno qui ouvrent la porte de la S.D.N. à l'ennemie d'hier. Aux côtés de Briand, dont elle dresse par ailleurs un magnifique portrait en « Pèlerin de la Paix », Louise Weiss prend la mesure des manoeuvres de coulisses, et comprend avant bien d'autres l'importance croissante des correspondants des grands journaux qui font désormais l'opinion. Une opinion avec laquelle il faut de en plus en plus compter.

C'est ici que son travail, comme rédactrice en chef de l'Europe Nouvelle prend toute sa dimension. De 1919 à 1934, tous les grands noms de la politique, de la diplomatie et de la littérature vont collaborer à cet organe de haute tenue, dont le sous-titre dit l'essentiel « La science de la paix ». On y trouve entre autres, aux côtés de Léon Blum et Aristide Briand, Emile Mayrisch, le fondateur de l'Arbed qui y défend les principes mêmes qui seront à la base du marché commun. Ecrivent encore pour cet hebdomadaire Emile Vandervelde, Jules Destrée et Henri Jaspars, pour la Belgique, Edvard Benes pour la

Tchécoslovaquie, Stresemann pour l'Allemagne et, côté littérature, Apollinaire, Maurice Genevoix, Saint John Perse et Paul Valéry. Tous écrivains qui resteront amis fidèles de Louise Weiss, jusqu'à la mort.

En 1930, elle fonde à Paris la Nouvelle Ecole de la Paix, institut qui organise un enseignement et des conférences sur cette « science » qu'elle voudrait voir émerger, et qui naîtrait de l'expérience et de la réflexion. Mais lorsqu'en 1934, Goebbels est acclamé à la tribune de la S.D.N., c'est elle cette fois qui s'en va, la rage au cœur. Louise Weiss crée alors « La femme nouvelle », une association qui vise à obtenir le droit de vote des femmes. Parallèlement, elle stoppe la parution de « L'Europe nouvelle », consciente que ce n'est plus de paix qu'il s'agit, mais d'une nouvelle guerre.

### **Du rêve à la réalité**

Pendant la seconde guerre mondiale, Louise Weiss échappe à la déportation et s'active, dans la Résistance, au sein du réseau « Patriam recuperare ». Journaliste jusqu'au bout des ongles, elle assume aussi la rédaction en chef du journal clandestin « La Nouvelle République ».

Dès après le procès de Nuremberg, écrivain et femme d'action, elle s'efforce à nouveau d'éveiller les consciences à la citoyenneté européenne, ferment d'une paix internationale durable. Pour mieux comprendre les hommes et ce qui les motive, elle prend à son tour le bâton du pèlerin et va recueillir, sur place, les témoignages d'un monde en mutation. Elle connaît la puissance de l'écriture et pressent déjà celle de l'image. Louise Weiss se fait accompagner, dans tous ses voyages par des cinéastes, et non des moindres ; ces films, d'une grande valeur anthropologique, sont aujourd'hui des témoins inestimables d'une humanité en pleine évolution. Elle voyage sur tous les continents, met ses pas dans ceux de Moïse à travers le désert, et revient d'Asie avec, dans la tête les mots de son ami Paul Valéry « Europe, petit cap de l'Asie ». Une Europe qui, enfin, se construit, et dont, par un discours resté célèbre, elle ouvre, en 1979, la première séance du Parlement élu au suffrage universel.

Sylvie Lausberg

(\*) « Mémoires d'une européenne », 6 volumes (Payot et/ou Albin Michel. Epuisé en librairie mais disponibles chez certains bouquinistes, notamment via internet.